

Des femmes, des concierges et de la littérature

Simona-Aida MANOLACHE

Université « Ștefan cel Mare » de Suceava, Roumanie

simonamanolache@litere.usv.ro

Abstract: The article below highlights the theme of this issue of Meridian Critic. It proposes an analysis of the way in which the portrayal of the concierge is carried out in French literature and considers the changing dynamic underlying the relationship between women and their careers.

Keywords: *women, career, concierge, Georges Simenon, Muriel Barbery.*

Femmes, carrières et défis au début du XXI^e siècle

Stupeur et tremblements: c'est en empruntant le titre du roman d'Amélie Nothomb¹ que nous pourrions synthétiser le mieux les effets produits ces dernières années, à l'échelle planétaire, par la divulgation dans les médias des agressions et des harcèlements auxquels on a soumis, au long du temps, des vedettes féminines de la presse, du cinéma ou du sport, pendant l'exercice de leur profession. Après les longs débats plus ou moins violents concernant les droits des femmes dans les sociétés et les familles islamiques, dont les aboutissements sont encore difficiles à évaluer, la nouvelle que des personnalités féminines apparemment épanouies, indépendantes, fortes, vivant dans des pays démocratiques, avaient eu à subir des pressions immorales et traumatisantes afin de bien réussir dans leurs métiers a produit des vagues d'indignation et a déterminé des millions de personnes plus ou moins publiques à prendre explicitement position, dans les journaux, à la télévision ou sur les réseaux sociaux². Le mouvement #Me Too déclenché en 2017 aux États-Unis, ayant immédiatement des échos et des équivalents dans plusieurs pays du monde – en France sous le nom #Balance ton porc –, a exposé à la lumière du jour des pratiques sexuelles contraignantes, humiliantes, imposées dans le cadre des diverses hiérarchies professionnelles, bien cachées ou volontairement ignorées

¹ Le roman *Stupeur et tremblements* [Éditions Albin Michel, 1999] présente, d'ailleurs, la perspective tout à fait particulière et très émouvante d'une femme occidentale sur sa carrière au Japon.

² Les plateformes de streaming, à côté d'autres médias, ont joué un rôle majeur dans la conscientisation de l'ampleur du phénomène. L'abus sur les gymnastes, voire la pédophilie dévoilés dans le documentaire *Team USA* ont éberlué et révolté des gens de tous les pays. <https://www.leparisien.fr/culture-loisirs/abus-sexuels-sur-des-gymnastes-americaines-l-incroyable-documentaire-de-netflix-30-06-2020-8344587.php>.

jusqu'alors. Beaucoup d'hommes, célèbres ou pas, ont été accusés d'avoir profité du pouvoir associé à leur fonction pour violer des femmes de leur milieu de travail. L'émotion engendrée par les dénonciations a été assez vite suivie par la peur des dérives destructrices. On a commencé à parler de la fragilité des limites, du consentement, de la diversité des relations entre les hommes et les femmes, de la difficulté d'interpréter ces relations de manière uniforme, de traiter objectivement la subjectivité presque inhérente à la problématique de l'intimité. Certaines actrices ou écrivaines adulées par des millions de fans ont eu même l'audace de prendre la défense de la classe masculine accusée, en étant presque aussitôt rappelées à l'ordre.³ Quelques voix timides ont osé dire que ni les hommes ne sont exempts d'abus pénibles⁴.

Ce qui est sûr, c'est que les polémiques générées par le phénomène #Me Too au début d'un vingt-et-unième siècle déjà très éprouvant ont remis en question le statut de la femme et ses rapports avec le travail, ont encouragé les personnes et les institutions à réfléchir aux facteurs qui influencent ces rapports. On s'est rendu compte que l'âge (mesurée en expériences personnelles), l'éducation (faite en famille, à l'école, à l'église), l'entourage proche, le milieu professionnel (la place occupée dans ce milieu), la mentalité communautaire (reflétée et perpétuée dans/par les stéréotypes), les politiques sociales du pays d'origine ou d'accueil, l'exposition aux médias, même l'image de soi, etc., se combinent comme les petites pierres colorées d'une kaléidoscope et poussent les gens à se faire des images de la connexion femme-carrière d'une variété infinie.

Dans ce contexte, il a été cependant étonnant de constater que la véhémence et la visibilité des réactions pour ou contre le mouvement #Me Too se sont avérées assez différentes non seulement d'une personne à l'autre, mais aussi d'un pays à l'autre⁵. En Roumanie, par exemple, où, statistiquement⁶, la violence

³ Par exemple Brigitte Bardot ou Catherine Deneuve, dont les déclarations ont provoqué des tempêtes médiatiques ; voir (un peu au hasard) https://www.lexpress.fr/styles/vip/dans-une-tribune-cent-femmes-dont-catherine-deneuve-denonce-balancetonporc_1974501.html; <https://www.lefigaro.fr/cinema/2018/01/11/03002-20180111ARTFIG00266-catherine-deneuve-l-icone-francaise-creintee-par-la-presse-etrangere.php>; https://www.lepoint.fr/people/pour-camelia-jordana-deneuve-et-bardot-incarnent-l-antifeminisme-par-excellence-22-01-2021-2410775_2116.php.

⁴ Par exemple Tom Jones,

<https://www.rtf.be/article/tom-jones-les-hommes-aussi-metoo-9740912?id=9740912>.

⁵ Voici quelques échos, pris (toujours au hasard) du web (consulté le 30 octobre 2021):

<https://www.lorientlejour.com/article/1119750/poutine-critique-le-mouvement-metoo.html>;

https://www.lemonde.fr/international/article/2022/01/25/en-grece-les-premieres-affaires-du-mouvement-metoo-devant-la-justice_6110919_3210.html;

<https://actu.orange.fr/monde/au-maroc-une-vague-metoo-pour-denoncer-le-chantage-sexuel-dans-les-universites-CNT000001J3Fex/photos/nadia-une-marocaine-etudiante-en-droit-le-20-janvier-2022-lors-d-une-conference-de-presse-sur-le-harcèlement-sexuel-a-casablanca-dans-l-ouest-du-royaume-943dcde147731204d121399d728a2654.html>;

<https://www.dw.com/ro/mi%C5%9Fcare-a-metoo-a-ajuns-%C8%99i-%C3%AEn-balcani/a-56507334>.

⁶ Voir, par exemple, les statistiques fournies par Agenția națională pentru egalitatea de șanse între femei și bărbați (Agence nationale pour l'égalité de chances entre les femmes et les hommes) : <https://anes.gov.ro/wp-content/uploads/2020/02/SEM-I-2019-STUDIUL-NA%C8%9AIONAL-VD.pdf>; <https://anes.gov.ro/wp-content/uploads/2020/07/Document.pdf>.

domestique n'est pas à négliger, donc où l'on s'attendait, peut-être, à une grande empathie envers les victimes de l'agression et du harcèlement au travail, les médias ont repris et commenté les informations publiées dans la presse étrangère, sans trop se référer à d'éventuelles similitudes dans l'espace roumain, tandis que le public s'est montré plutôt réservé, a gardé une certaine distance face aux événements incriminés.⁷ Cette attitude pourrait paraître incongrue dans une société où les femmes voient leur emploi en dehors du foyer comme une condition essentielle de leur intégrité⁸, mais où les dissymétries concernant l'accès à des postes de décision sont devenues brusquement très marquées après 1989⁹.

Bien qu'il soit presque impossible de saisir et de systématiser toutes les raisons de cette retenue, il est assez probable que les modèles de rapports homme-femme-travail inculqués par la religion orthodoxe et, surtout, par le régime communiste (dont les traces sont très persistantes) aient influencé l'appréhension des situations démasquées par #Me Too. Dans *Sapiens : Une brève histoire de l'humanité* [plus précisément dans les derniers sous-chapitres de la deuxième partie, « La Révolution agricole », 2019 : 128-140], Yuval Noah Harari a synthétisé de manière magistrale et troublante la complexité des relations nature-culture et sa répercussion sur la distribution des rôles de genre, en soulignant les particularités (selon les époques, les espaces culturels) et les métamorphoses incessantes de ceux-ci. Dans *Homo deus : Une brève histoire de l'avenir*, le même historien insiste sur l'importance majeure des fictions partagées pour l'évolution de la communication et le développement (économique, financier, social) des communautés [2018: 141-160]. À notre avis, la façon dont les Roumaines et les Roumains envisagent le statut de la femme a été profondément modelée par les fictions que le régime communiste a constamment promues : d'une part, par les « fictions » des discours officiels, idéologiques, mettant l'accent sur l'égalité entre les hommes et les femmes et sur la confiance dans la capacité de celles-ci d'être à la fois mères, femmes de ménage, cuisinières, épouses (aimantes, bien-aimées, mais surtout partenaires loyales), muses, militantes de gauche, spécialistes compétentes dans leurs domaines professionnels¹⁰; d'autre part, par les fictions littéraires officiellement approuvées et

⁷ Nous ne saurions pas offrir des arguments scientifiques (statistiques) pour étayer une comparaison entre l'impact de différents événements médiatiques sur l'opinion publique de Roumanie, mais nous croyons que *Je suis Charlie* ou *Black lives matter* ont suscité (de façon paradoxale si l'on pense aux réalités quotidiennes de notre pays balkanique) beaucoup plus l'intérêt des gens que le mouvement #Me Too.

⁸ Une enquête menée par Maria Bucur et Mihaela Miroiu dans le département de Hunedoara, dont les résultats ont été présentés et interprétés dans leur livre publié en 2018 aux États-Unis et traduit en roumain en 2019, ont révélé le fait que la plupart des femmes roumaines, quelle que soit leur classe sociale, n'accepteraient de renoncer à leurs emplois ni au cas où leur situation financière leur permettrait de ne pas travailler [Bucur, Miroiu, 2019, pp. 147-149].

⁹ Il paraît qu'en 2015 et 2017, l'égalité de genre en Roumanie, mesurée selon plusieurs critères, atteignait le niveau le plus bas de toute l'Europe [Bucur, Miroiu, 2019: 302-3003].

¹⁰ La femme du dictateur Nicolae Ceaușescu incarnait le modèle de la femme polyvalente: l'hypocrisie officielle ne s'est pas contentée de mettre en évidence son implication politique, il a fallu souligner constamment ses mérites de chercheuse et de docteur en chimie. Pour une Roumaine, c'est assez amusant de retrouver le stéréotype de la femme multitâche dans le portrait des Moldaves fait par Michel Houellebecq dans le roman *Sérotonine* (Flammarion, 2019). (Non, ce n'est pas nécessairement révoltant, on dirait que la capacité

présentes dans les manuels (de roumain ou de langues étrangères), les mêmes pour toutes les écoles et traversant les décennies, résistant même après la chute du communisme. Les personnages dont les professeurs et les élèves ont longtemps analysé les portraits étaient des femmes laborieuses, débrouillardes, indépendantes, intelligentes, parfois très belles et tendres, toujours honnêtes et prenant leur destin en main (comme Ilisafte¹¹, Vitoria Lipan¹², Doamna T.¹³, Mara¹⁴, Ileana cea șireată¹⁵, Otilia¹⁶, mais aussi Marie Curie ou Jeanne d'Arc). La dépression et le désir d'évasion de Veta et de Mița Baston¹⁷, une sorte de variantes autochtones de Madame Bovary créées par Ion Luca Caragiale, n'ont aucune chance de mener au suicide, la vitalité manipulatrice prend le dessus. Ni même la femme sacrifiée pour le succès de son époux et pour la gloire de l'art – dont le prototype est Ana¹⁸, de la balade populaire *Meșterul Manole* – n'est effacée, dépourvue de personnalité. La force de l'impact de ces patterns littéraires sur les comportements vient du fait qu'ils sont perçus comme appartenant au patrimoine culturel, ils sont partagés par un très grand nombre de personnes et transmis (surtout grâce à l'enseignement public) d'une génération à l'autre. En plus, il ne faut pas faire abstraction du fait que la lecture a été longtemps une forme de résistance dans la Roumanie communiste¹⁹ : par exemple, un livre comme *Autant en emporte le vent* disparaissait immédiatement des librairies, passait de main en main, était lu par des milliers de lectrices qui y voyaient non pas l'horreur de l'esclavage, mais l'acharnement d'une jeune et belle Scarlett O'Hara faisant brillamment face aux aléas de l'histoire et construisant une carrière d'entrepreneuse dans un monde d'hommes qui s'y opposaient.²⁰ Scarlett était sans doute préférée aux figures des activistes politiques imposées à l'attention par le régime communiste. Par conséquent, nous croyons qu'il y a encore dans la société roumaine, outre un sens aigu du poids des divers compromis, une certaine dose de mépris, d'absence de compréhension, voire de pitié, pour la fragilité des femmes tombées dans des pièges malsains, qui expliquerait la relative indifférence à l'égard

d'autodérision et de compréhension bienveillante des limites masculines est inscrite dans le génome de la femme de l'est).

¹¹ Personnage du roman *Frații Jderi*, de Mihail Sadoveanu : femme de boyard, reine de son foyer, mère autoritaire et affectueuse de quatre garçons.

¹² Personnage du roman *Baltagul*, de Mihail Sadoveanu : paysanne qui cherche les tueurs de son mari, mère.

¹³ Madame T., personnage du roman *Patul lui Procust*, de Camil Petrescu : intellectuelle très fine, propriétaire de boutique de meubles.

¹⁴ Personnage éponyme du roman de Ioan Slavici : veuve, entrepreneuse et prêteuse sur gages, mère.

¹⁵ Personnage éponyme du conte de Ioan Slavici; *șireată* signifie *astucieuse, rusée*.

¹⁶ Personnage du roman *Enigma Otiliei*, de George Călinescu : jeune fille qui use de ses charmes.

¹⁷ Personnages des pièces *O noapte furtunoasă* et *D'ale carnavalului*: femmes adultères.

¹⁸ Pour que le *maître Manole* réussisse à ériger un monastère, il mure sa femme enceinte, Ana, dans la maçonnerie même du bâtiment.

¹⁹ Voir, par exemple, les témoignages enregistrés par Bucur, Miroiu, 2019: 242-243.

²⁰ À côté de la littérature fictionnelle, les blagues populaires, extrêmement nombreuses et ayant une circulation impressionnante en Roumanie, renforcent le stéréotype de la femme forte, autoritaire, qui décide pour elle-même et pour sa famille. Dans ces blagues, on exploite aussi, c'est vrai, le cliché de « la blonde », particulièrement stupide, assez touchante néanmoins et, surtout, amusante, mais du point de vue de sa fréquence, il est très possible que ce cliché occupe la même place que celui de « l'époux soumis, qui redoute, plus que toute autre chose, les réactions de sa femme ».

du mouvement #Me Too et, en général, du féminisme. Mais au fur et à mesure que le contexte change – les informations circulent avec une vitesse incroyable d'un bout à l'autre du monde, les jeunes voyagent énormément, la littérature, tout en étant d'une richesse et d'une diversité incroyables, ou justement à cause de cela, n'est plus la banque de modèles féminins privilégiée et, surtout, le monde du travail se transforme du jour au lendemain de manière ahurissante – les perspectives sur les liens entre les femmes et leurs carrières évoluent et se multiplient. Si les œuvres littéraires ne semblent plus susceptibles de proposer des égéries passe-partout²¹, elles ne cessent de révéler les attentes, les choix, les désillusions, les exploits des femmes relativement au travail, tout en reflétant, voire en provoquant des changements sociaux, politiques et culturels des plus variés. Théoriquement, on admet à l'unanimité que la violence, l'immoralité, la discrimination doivent être bannies des sphères du travail, cependant les représentations de ce que ces concepts recouvrent s'avèrent hétérogènes, dynamiques, fuyantes. Or les différents points de vue qui transparaissent dans les textes fictionnels, quelque fragmentaires ou discutables qu'ils soient, affinent ces représentations, tout en modifiant les perceptions qu'ont les lectrices et les lecteurs des rôles de genre dans les milieux professionnels contemporains.

La concierge dans la littérature française : du stéréotype à l'unicité

Le portrait de la concierge tel qu'il apparaît dans les textes de la littérature française incite à la réflexion sur l'attitude des femmes par rapport au travail, mais aussi sur les fluctuations que peuvent subir les représentations de l'organisation sociale. Le mot *concierge* renvoie ici à la personne qui a la garde d'un hôtel particulier ou d'un immeuble. Si les portiers existaient déjà en France, dans les maisons des riches, dès le XVIII^e siècle, les concierges sont devenus de plus en plus nombreux dans la première moitié du XIX^e siècle, leur nombre continuant à s'accroître jusqu'au début de la seconde guerre mondiale. Il s'agit d'employés qui devaient s'occuper de la surveillance et de l'entretien de certains immeubles, faisant la liaison entre les propriétaires des immeubles respectifs et les locataires.

Personnage de confiance du propriétaire, il [le concierge] est son ministre auprès des locataires : il joue par exemple un rôle important dans les conflits qui éclatent entre propriétaires et locataires. Sa présence dans la maison est un gage d'ordre et de sécurité pour les locataires auxquels il peut rendre de multiples services occasionnels ou permanents.

Logés dans un petit « réduit », sombre, appelé « loge », situé en un lieu stratégique permettant de contrôler les allées et les venues, taillables et corvéables à merci, les concierges sont chargés de surveiller l'immeuble, d'entretenir les parties communes en état de propreté, d'ouvrir et de fermer la porte d'entrée, de monter les lettres aux occupants, de donner les indications utiles aux visiteurs et de faire respecter le règlement de l'immeuble.

[Stébé, Bronner, 2000 : 97]

²¹ Cependant, il ne faut pas oublier que beaucoup de films à fort impact sur le public contemporain sont réalisés à partir de scénarios adaptés d'après des livres (par exemple, le film *The lost daughter/La fille perdue*, histoire d'une femme ayant fait des choix non-conventionnels lancée avec succès en 2021, a été créé par Magie Gyllenhaal à partir du livre publié par Elena Ferrante en 2006).

Au début, l'emploi de concierge était assuré par des hommes ou des couples, mais peu à peu, on a associé cette profession à l'image de la femme, un recensement de 1925 dévoilant une présence quasi-exclusive des femmes dans les loges parisiennes [cf. Stébé, Bronner, 2000 : 98]. Dans la deuxième moitié du XIX^e siècle,

Commence le règne des portières, car c'est de femmes surtout qu'il s'agit dans l'esprit du public : des solitaires, veuves ou célibataires, des femmes mariées aussi dont le conjoint, sauf dans les riches maisons, compte peu. Occupé à son établi, il se borne à tirer le cordon ; il intervient encore moins dans la vie de l'immeuble lorsqu'il travaille au dehors. Elles « jouissent de la confiance du *propillétaire* » selon le mot favori qu'on aime leur prêter [...].

[Deaucourt, 1990 : 50]

Les concierges – assez souvent des femmes âgées – deviennent indispensables, on ne peut plus s'imaginer les immeubles parisiens sans leur présence. Malgré leur utilité, elles ne réussissent pas à se faire apprécier, bien au contraire, l'autorité impliquée par leur fonction, qu'il faut parfois exercer pour convaincre les locataires de payer le loyer ou de respecter le règlement, les rend désagréables aux yeux des autres. Les caricatures parues dans des journaux qui leur sont dédiés, comme *L'Anti-concierge* de 1881, et les peintures (par exemple *La vieille concierge* de Daumier) participent, à côté des portraits littéraires faits par Eugène Sue (Madame Pipelet, dans *Les mystères de Paris*, 1842-1843), Honoré de Balzac (Madame Cibot, dans *Le Cousin Pons*, 1847), Henri Monnier (Madame Desjardins, dans *Le Roman chez la portière*, 1855) à la construction d'un cliché, d'une « représentation ironique de la femme concierge comme anti-femme-objet » [cf. Strobbé, 2013 : 142 et suivantes]. Ce cliché est formé de traits dont les essentiels se trouvent dans le portrait de Madame Pipelet²² :

Lorsque Rodolphe s'aventura dans ce bouge, M. Pipelet, le portier, momentanément absent, était représenté par madame Pipelet. Celle-ci, placée près d'un poêle de fonte situé au milieu de la loge, semblait écouter gravement *chanter* sa marmite (c'est l'expression consacrée). L'Hogarth français, Henri Monnier, a si admirablement stéréotypé la portière, que nous nous contenterons de prier le lecteur, s'il veut se figurer madame Pipelet, d'évoquer dans son souvenir la plus laide, la plus ridée, la plus bourgeonnée, la plus sordide, la plus dépenaillée, la plus édentée, la plus hargneuse, la plus venimeuse des portières immortalisées par cet éminent artiste. [Sue, 1843 : 173]

Ce qui nous semble vraiment constructif, c'est qu'on accorde une telle attention, au XIX^e siècle, à toute une classe de femmes qui gagnent leur vie grâce à leur métier et, même si leur emprise « professionnelle » est associée à la laideur et au désagrément, elle implique de l'autonomie, de l'astuce, du dynamisme, en faisant contrepoids à la féminité gracieuse, validée uniquement par le regard masculin. La concierge mine le mythe de la belle femme fragile, ce n'est pas surprenant qu'elle attire les foudres critiques de la société.

²² Le mot *pipelette* entre dans le lexique du français avec les sens « concierge », « personne qui a le goût des commérages et parle sans arrêt » (www.larousse.fr).

Peu à peu, la concierge dépasse le stade de personnage acariâtre et devient un véritable culturème, comptant parmi les éléments dont on a besoin pour bien envisager la spécificité de Paris, à côté des immeubles haussmanniens, des escaliers en colimaçon, des petites boulangeries sentant les baguettes, etc.

Nous devons reconnaître que, des centaines d'images de Paris créées par les textes littéraires, ce sont celles des romans de Georges Simenon – écrivain d'origine belge cependant, vivant longtemps en Suisse – qui nous paraissent les plus impressionnantes, car elles forment un canevas mythique²³ sur lequel toute autre image ultérieure peut se broder, étant composées de boulevards, petites rues et squares, d'adresses mémorables²⁴, de détails architecturaux²⁵, d'un air à densité changeante²⁶, de bruits et d'odeurs, de plats et de boissons²⁷, de vêtements²⁸, de ponts²⁹ et de péniches, mais, surtout, des mouvements à rythmes différents et des paroles d'une multitude bigarrée de gens, de tous les âges et de toutes les professions³⁰, surpris dans toutes les saisons et à tous les moments du jour. Or, dans les livres de Simenon, les concierges occupent une place privilégiée, il arrive que le même roman exploite des portraits de plusieurs femmes exerçant ce métier et, en plus, des figures de rhétorique les prenant pour point de repère, comme c'est le cas, par exemple, de *Maigret s'amuse*, où la concierge de l'immeuble de Maigret du Boulevard Richard-Lenoir apparaît incidemment³¹, la concierge de la famille Jave, du Boulevard Haussmann, joue un rôle assez significatif pour la construction de l'intrigue³², tandis que Pardon affirme que les médecins sont « aussi curieux que des concierges » [Simenon, 1957 : 23]. Tel un compositeur de génie, Georges Simenon imagine avec finesse de nombreuses variations sur le même thème. Les caractéristiques prototypiques de la concierge ne sont pas niées, mais elles se déclinent sous tant de concrétisations différentes qu'elles finissent par ébranler le cliché même dont elles font partie.

²³ Conçu bien avant la parution des Gilets Jaunes, par exemple.

²⁴ Dont « 36, Quai des Orfèvres », reste la plus importante.

²⁵ Ex.: « on voyait, par la porte-fenêtre, la balustrade du balcon dessiner en noir d'encre ses arabesques de fer forgé » [Simenon, 1956 : 21].

²⁶ Ex.: « le ciel, épais et bas, d'un vilain blanc, avait l'air de peser sur les toits » [*Id.*, 1955 : 8] ; « le bleu, dans l'air, un bleu profond et velouté, l'avait petit à petit emporté sur le rouge du soleil couchant » [*Id.*, 1956 : 21].

²⁷ Ex. : « Ils avaient bu, avec les rougets grillés, un Pouilly fumé dont le parfum flottait encore autour d'eux. » [*Id.*, 1982 : 35].

²⁸ Ex. : Madame Maigret « qui avait revêtu une robe à fleurs et qui portait un gai chapeau de paille, achevait de passer des gants de fil blanc » [*Id.*, 1956 : 17].

²⁹ Ex.: « Lapointe et Santoni se dirigèrent vers le pont Saint-Michel, Bonfils vers le Pont-Neuf. » [*Id.*, 1957:180].

³⁰ Par exemple, entre les pages 87 et 95 du roman *Le revolver de Maigret*, on mentionne une concierge, un jeune homme, un industriel de Clermont, des Brésiliens, un garde républicain, des importateurs, un comique de cinéma, un veuf riche et vieux, des Italiens, des domestiques, une gouvernante, un monsieur qui travaille dans les automobiles, un agent de police, des bonnes, des courtiers en diamants, une femme seule à une profession mystérieuse (peut-être une veuve ou une divorcée, mais pas une femme entretenue), un gérant, un homme d'affaires, des gigolos, une patronne, un député, un producteur de cinéma, un metteur en scène, un scénariste, des employés des guichets de la gare, une belle fille qui aime les beaux hommes et, bien sûr, le commissaire Maigret.

³¹ « Jusqu'à la concierge qui le regardait avec un étonnement non dénué de reproches. » [*Id.*, 1957 : 18].

³² « La concierge du Boulevard Haussmann, pourtant, restait formelle. Elle ne l'avait pas vu, pas plus qu'elle n'avait vu sa femme. Cette concierge était une certaine Madame Dubois, que le reporter décrivait comme encore jeune et avenante, et qui avait un fils de dix ans. » [*Id.*, 1957 : 43].

Ainsi, lorsque le commissaire Maigret doit résoudre un cas (crime ou cambriolage), il lui arrive presque toujours de demander des informations aux concierges. Celles-ci ont un sens aigu de l'observation, une bonne mémoire, une expérience de vie qui leur permet d'évaluer les humains et les situations. Elles existent, elles sont accessibles aussi bien dans les quartiers aisés que dans les plus banals (« Donc, la concierge... Je vois ça... Un grand immeuble pauvre... Sept étages... Bon... » [Simenon, 1955 : 96]), leurs personnalités se confondent ou se combinent avec celles des bâtiments dont elles assurent l'administration, étant bien reflétées par leurs loges.

Dans la galerie de Simenon, il y a, tout d'abord, la concierge « classique »³³, frustrée et haineuse, avec qui la communication est dès le début vouée à l'échec, dont la loge ressemble à un aquarium:

La loge, à gauche de la voûte, était comme un trou dans le mur, éclairée toute la journée par une lampe jaunâtre qui pendait au bout du fil, et l'espace presque entier était pris par des choses qui avaient l'air de s'emboîter comme dans un jeu de construction : un poêle, un lit très haut surmonté d'un édredon rouge, une table ronde couverte d'une toile cirée, un fauteuil avec un gros chat roux.

La concierge n'ouvrit pas la porte, observa Maigret à travers la vitre et, comme il ne s'en allait pas, se résigna à ouvrir celle-ci. Sa tête se trouva alors encadrée par le panneau comme un agrandissement photographique, un mauvais agrandissement blême, un peu passé, qu'on aurait fait sur un champ de foire. Ses cheveux noirs semblaient teints, le reste était sans couleur, sans forme. [...]

Toute cette maison, pour elle, le bâtiment de six étages qui donnait sur la rue et le bâtiment de trois étages au fond de la cour, avec ses locataires, ses artisans, ses enfants, ses allées et venues, tout cela représentait l'ennemi dont la seule raison de vivre était de troubler sa tranquillité à elle. [Simenon, 1956 : 29-31]

Mais Georges Simenon offre également des alternatives, des portraits de concierges dont l'apparence physique et l'habitat (loge, immeuble, quartier), outre leur rôle d'aide précieuse pour Maigret, empêchent le lecteur de les traiter en avatars de Madame Pipelet :

L'immeuble était vieux, comme celui du quai de la Mégisserie et comme tous les immeubles du quartier. À droite de la porte il y avait un encadreur, à gauche une pâtisserie. La porte vitrée de la loge s'ouvrait dans le couloir qui aboutissait à une cour.

Maigret entra chez la concierge et dit à celle-ci qui il était. C'était une petite femme rougeaude et grassouillette qui, enfant, devait avoir eu des fossettes et qui en avait encore quand elle souriait. [Simenon, 2013b : 78]

- Quai des Orfèvres ?
- Non... Île Saint-Louis... Quai d'Orléans...

³³ Simenon dessine également des portraits d'hommes-gardiens, mais ils sont plus rares : « L'immeuble qu'habitait Pardon était vaste, solide, bâti pour défier les siècles. La porte cochère était flanquée de candélabres de bronze. De la voûte, on apercevait, non une loge de concierge, mais un véritable salon, avec une table recouverte de velours vert, comme dans un ministère. Ici aussi, le commissaire trouva un visage de connaissance, un certain Lamule ou Lamure, qui avait travaillé longtemps rue des Saussaies. Il portait un uniforme gris à boutons d'argent et il parut surpris de voir Maigret surgir devant lui. » [Simenon, 1982 : 17].

L'immeuble était ancien, avec une immense porte cochère, mais il était entretenu comme un meuble de prix. Les cuivres, la rampe d'escalier, les marches, les murs étaient nets et polis, sans un grain de poussière ; la concierge elle-même, en robe noire et en tablier blanc, avait l'air d'une domestique de bonne maison. [Simenon, 2003 : 600]

Dans certains romans, l'écrivain introduit plusieurs femmes-concierges et, misant sur la polyphonie (parfois il est difficile pour le lecteur de se rendre compte s'il s'agit du point de vue du narrateur ou de celui de Maigret), il les compare l'une à l'autre, en se rapportant aussi, implicitement, au « référentiel de compétences » qui accompagnerait la fiche de poste idéale. C'est le cas de *Maigret au Picratt's*, où l'on rencontre trois concierges, chacune ayant son style bien particulier :

Le commissaire du quartier, M. Beulant, ouvrit la porte de la loge pour les accueillir, et près de lui se tenait la concierge, une grande femme calme, à l'air intelligent.

– Madame Boué, présenta-t-il. C'est la femme d'un de nos sergents. Quand elle a découvert le corps, elle a refermé la porte avec son passe-partout et est descendue pour me téléphoner. Nul ne sait encore rien dans la maison.

Elle inclina légèrement la tête comme à un compliment. [Simenon, 2013a : 25]

[La concierge de la rue Victor Massé était] une femme toute petite et très grosse qui portait un chignon dur sur le sommet du crâne. [...]

– Est-il facile d'entrer dans l'immeuble sans que vous le sachiez ?

– Comme dans toutes les maisons, non ? répliqua la concierge, acide. Je fais mon métier comme une autre, mieux que la plupart des autres, et vous ne trouverez pas un grain de poussière dans l'escalier. [Simenon, 2013a : 59, 62]

D'après la concierge, elle ne recevait pas d'hommes, et cette concierge-là était sérieuse, ce qu'on ne pouvait pas dire de celle de la rue Victor-Massé.

[Simenon, 2013a : 158]

Le savoir-faire (comme celui de la grande femme calme, à l'air intelligent, décrit ci-dessus) est accompagné quelquefois de discrétion, de bon sens, du désir de se tenir à l'écart de la vie des autres, ce qui contrevient à l'image stéréotypée :

– Elle reçoit beaucoup ?

La concierge parut embarrassée.

– Que voulez-vous dire ? [Simenon, 2013b : 79]

Les concierges de Simenon, mariées, divorcées ou veuves, ne sont pas nécessairement vieilles non plus, elles peuvent être même très jeunes, avoir des enfants en bas âge. Parfois, leurs enfants jouent avec ceux des autres locataires.

– Il [le gamin de dix ans] connaissait bien la cour. Il a dû y jouer souvent.

– Il y a passé des journées et des journées avec la fille de la concierge. »

[Simenon, 1955 : 136].

Les gens solitaires trouvent du réconfort, fût-il minimal, en parlant avec ces femmes toujours présentes, toujours disponibles, douées de finesse psychologique, ou permettant au moins d'être prises pour des objets rassurants du décor familial :

[Maigret :] – Vous parlez d'Angèle Louette ?

[La concierge :] – Oui.

[Maigret :] – Elle vous a parlé de sa tante ?

[La concierge :] – Elle n'est pas très causante, mais il lui arrive quand même de s'arrêter dans la loge et d'échanger quelques mots avec moi. [Simenon, 2013b : 78-79]

Dans les romans (surtout dans les polars) de Georges Simenon, la concierge représente beaucoup moins la personne indésirable, car bavarde et envahissante, du cliché du XIX^e siècle, que le témoin objectif, l'auxiliaire particulièrement utile, la petite roue qui, si insignifiante qu'elle paraisse, assure le bon fonctionnement du mécanisme social, en contribuant à la découverte de la vérité, donc au rétablissement de l'ordre. Elle se mue en facteur de stabilité, le fait que les locataires s'orientent selon son horloge ne semble pas du tout insolite :

– Comment savez-vous qu'il était onze heures dix ?

– Parce que la concierge n'était pas couchée. Elle nous a vus passer et nous a demandé ce qui était arrivé. Je le lui ai expliqué. La porte de la loge était ouverte, j'ai machinalement regardé l'horloge qui marquait onze heures dix. [Simenon, 2003 : 612]

Tout en se ressemblant, les concierges de Georges Simenon sont différentes l'une de l'autre, chacune a quelque chose qui la rend unique, comme si l'écrivain refusait, en fait, le cliché, la tendance à traiter les femmes pratiquant la même profession comme une masse indistincte de figurines fabriquées au même moule³⁴. Georges Simenon témoigne d'un grand respect, voire d'une certaine tendresse pour chacun de ses personnages. S'il y a du mépris dans ses phrases, il ne concerne pas un métier quelconque, mais la manière de le pratiquer.

Cependant, on ne peut pas faire abstraction du fait que les concierges parisiennes de Simenon semblent confinées dans un espace restreint (leur immeuble et les alentours proches), il est difficile de les imaginer s'évader, partir ailleurs, changer de statut par un acte de volonté. De même que les femmes au foyer, elles sont censées assurer le confort (la propreté, la sécurité, voire une certaine convivialité) au domicile. D'ailleurs, certains chercheurs ont affirmé que la composition de l'espace, dans les policiers de Simenon, est binaire, structurée « à partir de dichotomies telles que dedans/dehors, privé/public, clos/ouvert » :

³⁴ Ce n'est pas le seul cas où le stéréotype est exploité par Simenon afin de rendre justement l'unicité de chaque personne/personnage. Voici encore un exemple qui trahit les préjugés associés aux professions pratiquées par les femmes : « C'était Martine Chapuis, qui portait une robe de coton imprimé et qui se révélait plus grassouillette, plus moelleuse que sur ses portraits. [...] Elle lui fut tout de suite sympathique. Elle avait un visage ouvert, une bouche bien dessinée, était beaucoup plus femme qu'on l'aurait pensé d'une personne accumulant les succès universitaires. » [Simenon, 1957 : 159].

Dans *Maigret et la jeune morte*, cette bipartition spatiale est renforcée d'une répartition sexuée. Aux hommes les espaces ouverts, le mouvement, l'extérieur ; aux femmes les espaces clos, l'immobilité, l'intérieur. D'un côté Maigret et ses inspecteurs qui arpentent le quartier à la recherche d'informations, les chauffeurs de taxi, et le père escroc revenu d'Amérique ; de l'autre la logeuse, la concierge et la standardiste, fonctionnellement recluses, mais aussi Mme Maigret dans son appartement, Irène dans sa boutique, et la pension de vieilles femmes à Nice. [Meyer-Bolzinger, 2007: par. 29]

On n'a pas, non plus, l'impression que la vie de la plupart des concierges rencontrées par Maigret soit le résultat d'options libres, conscientes, qu'elles aient préféré rester en retrait au lieu de prendre en charge des activités aussi visibles que celles des bourgeoises aisées ou des artistes habitant les étages supérieurs. Sans être malheureuses, elles se soumettent à leurs destins, contentes, au moins, de pouvoir décider chez elles, d'assumer bon gré mal gré le rôle que la société leur a réservé.

Si la vie des concierges, quelque utile et représentative qu'elle soit, ne paraît ni particulièrement spectaculaire, ni nécessairement enviable, il est normal qu'on se demande pourquoi le personnage du livre *L'élégance du hérisson*, écrit par Muriel Barbery et publié en 2006 chez Gallimard, une concierge quinquagénaire, a conquis à tel point le grand public que le livre a été traduit en plus de trente langues et a été vendu en plusieurs millions d'exemplaires. Le français sublimé du texte, la simplicité raffinée de la trame narrative, les références culturelles, la perspective fraîche sur la société parisienne contemporaine n'expliquent pas complètement un tel engouement. Peut-être que l'explication la plus simple est la meilleure : les lecteurs et, surtout, les lectrices, doivent ressentir une grande empathie envers le personnage auquel renvoie le titre, cette femme dont l'intelligence apparaît comme invraisemblable aux yeux de ceux qui ont trop de préjugés, et dont l'apparence banale cache une riche et belle vie intérieure, fondée sur la capacité d'accepter avec humour ses limites, d'analyser avec lucidité la réalité, de percevoir la valeur de toute chose ou personne, quelque insignifiante qu'elle paraisse, et de se nourrir d'art, sous toutes ses formes. Rien d'extraordinaire (sauf la mort, à la fin) ne se passe dans la vie de la concierge, cependant le journal qu'elle écrit, témoignage de son agilité d'esprit, loin d'être monotone, crée l'impression de faire découvrir sous une lumière nouvelle et vibrante les relations et les gestes quotidiens, car cette femme fait partie de ceux qui, « inspirés par la grandeur des petites choses, la traquent jusqu'au cœur de l'inessentiel » [Barbery, 2009 : 203].

En fait, le roman *L'élégance du hérisson* est conçu comme un entrelacement de deux textes autodiégétiques : le journal de Renée Michel, concierge, et celui de Paloma Josse, fille surdouée d'un couple de locataires fort aisés. Le portrait de la concierge est fait d'abord par elle-même, au début du livre :

Je m'appelle Renée. J'ai cinquante-quatre ans. Depuis vingt-sept ans, je suis la concierge du 7 rue de Grenelle, un bel hôtel particulier avec cour et jardin intérieurs, scindé en huit appartements de grand luxe, tous habités, tous gigantesques. Je suis veuve, petite, laide, grassouillette, j'ai des oignons aux pieds et, à en croire certains matins auto-incommodants, une haleine de mammouth. Je n'ai pas fait d'études, ai toujours été pauvre, discrète et insignifiante. Je vis seule avec mon chat, un gros matou paresseux, qui

n'a pour particularité notable que de sentir mauvais des pattes lorsqu'il est contrarié. Lui comme moi ne faisons guère d'efforts pour nous intégrer à la ronde de nos semblables. Comme je suis rarement aimable, quoique toujours polie, on ne m'aime pas mais on me tolère tout de même parce que je corresponds si bien à ce que la croyance sociale a aggloméré en paradigme de la concierge d'immeuble que je suis un des multiples rouages qui font tourner la grande illusion universelle selon laquelle la vie a un sens qui peut être aisément déchiffré. Et puisqu'il est écrit quelque part que les concierges sont vieilles, laides et revêches, il est aussi gravé en lettres de feu que lesdites concierges ont des gros chats velléitaires qui somnolent tous les jours sur des coussins recouverts de taies au crochet.

[Barbery, 2009 : 15-16]

Plus tard, René complète son autoportrait en formulant diverses remarques (« J'ai endossé mon habit de concierge semi-débile. » [*id.* : 163] ; « [...] une grenouille de soixante-dix kilos qui s'appelle Renée [...] » [*id.* : 167], etc.). Mais c'est dans la « Pensée profonde n° 9 » de Paloma qu'on trouve la caractérisation qui permet la compréhension du titre du roman :

De loin, c'est bien une concierge. De près... eh bien de près... il y a quelque chose de bizarre. [...] Comment dire ? Elle respire l'intelligence. Et pourtant, elle s'efforce, hein, ça se voit qu'elle fait tout son possible pour jouer à la concierge et pour paraître débile. [...] Mme Michel, elle a l'élégance du hérisson : à l'extérieur, elle est bardée de piquants, une vraie forteresse, mais j'ai l'intuition qu'à l'intérieur, elle est aussi simplement raffinée que les hérissons, qui sont des petites bêtes faussement indolentes, farouchement solitaires et terriblement élégantes. [Barbery, 2009 : 174-175]

Renée Michel aime énormément lire, par conséquent son chat s'appelle Léon, d'après Tolstoï (« Mon chat, Léon, s'appelle ainsi parce que Tolstoï. Le précédent s'appelait Dongo parce ce que Fabrice del [...] » [*id.* : 82]), mais il aurait pu s'appeler aussi Grevisse, d'après le grand linguiste Maurice Grevisse (« Je suis esclave de la grammaire, me dis-je, j'aurais dû appeler mon chat Grevisse. » [*id.* : 95]). À côté de la littérature fictionnelle, les livres de philosophie suscitent son vif intérêt (les voisins la surprennent avec des volumes des Éditions Vrin dans son sac). Si elle doit choisir entre la peinture italienne et la peinture flamande, elle préfère à bon escient cette dernière. Quant au cinéma, elle s'en donne à coeur joie :

Au chapitre cinématographique, en revanche, mon éclectisme s'épanouit. J'aime les blockbusters américains et les œuvres du cinéma d'auteur. [Barbery, 2009 : 83]

[...] on se demande pourquoi l'Université s'obstine à enseigner les principes narratifs à coups de Propp, Greimas ou autres pensums au lieu d'investir dans une salle de projection. Prémices, intrigue actants, péripéties, quête, héros et autres adjouvants : il vous suffit d'un Sean Connery en uniforme de sous-marinier russe et de quelques porte-avions bien placés. [*id.* : 88]

Si le lecteur a l'idée d'interpréter les passions avouées par la concierge de la rue de Grenelle comme une preuve de snobisme ou d'arrivisme, il en est

immédiatement dissuadé par la manière sage et légèrement méprisante dont Renée évalue le comportement d'un personnage proustien :

Cet après-midi, M. Arthens porte une grande lavallière à pois [...]. Et puis diable, cette lavallière m'évoque quelque chose. Je manque de sourire en me le remémorant. C'est celle de Legrandin. Dans la *Recherche du temps perdu*, œuvre d'un certain Marcel, autre concierge notoire, Legrandin est un snob écartelé entre deux mondes, celui qu'il fréquente et celui dans lequel il voudrait pénétrer, un pathétique snob dont, d'espoir en amertume et de servilité en dédain, la lavallière exprime les plus intimes fluctuations.

[Barbery, 2009 : 34-35]

L'art fait partie de la structure intime de Renée Michel. Tout d'abord, enfant, elle découvre que l'amour des livres peut pleinement compenser l'insatisfaction produite par la qualité des relations sociales :

Disons que l'idée de me battre dans un monde de nantis, moi, la fille de rien, sans beauté ni piquant, sans passé ni ambition, sans entregent ni éclat, m'a fatiguée avant même d'essayer. Je ne désirais qu'une chose : qu'on me laisse en paix, sans trop exiger de moi, et que je puisse disposer, quelques instants par jour, de la licence d'assouvir ma faim. [...]

[Barbery, 2009 : 44]

J'étais possédée.

Puisque ma faim ne pouvait pas être apaisée dans le jeu d'interactions sociales que ma condition rendait inconcevables [...], elle le serait dans les livres. [*id.*: 47-48]

Ensuite, doucement, l'art devient pour Renée besoin vital, remède contre la dépression, refuge et, en fin de compte, à tel point réponse à sa quête de l'absolu que tout désir semble anéanti :

Ces jours-là, où chavirent sur l'autel de notre nature profonde toutes les croyances romantiques, politiques, intellectuelles, métaphysiques et morales que des années d'instruction et d'éducation ont tenté d'imprimer en nous, la société, champ territorial traversé de grandes ondes hiérarchiques, s'enfonce dans le néant du Sens. [...]

Ces jours-là, vous avez désespérément besoin d'Art. Vous aspirez ardemment à renouer avec votre illusion spirituelle, vous souhaitez passionnément que quelque chose vous sauve des destins biologiques pour que toute poésie et toute grandeur ne soient pas évincées de ce monde. [Barbery, 2009 : 116-117]

Car l'Art, c'est l'émotion sans le désir. [*id.* : 255]

Grâce à sa passion pour les arts – y compris pour l'art d'employer la langue française avec virtuosité –, la vie de Renée est pleine, vibrante, même si sa routine quotidienne ne coïncide pas avec celle des femmes « accomplies » :

Je n'ai pas d'enfants, je ne regarde pas la télévision et je ne crois pas en Dieu, toutes sentes que foulent les hommes pour que la vie leur soit plus facile. [...] crois-je pouvoir dire que je n'ai pas choisi la voie de la facilité. [Barbery, 2009 : 217]

Le portrait de Renée Michel est mis en valeur par l'antithèse avec celui de la mère de Paloma, madame Josse, qui interprète à merveille le rôle de la bourgeoise riche, élégante, au courant des tendances culturelles, en d'autres mots de la parfaite forme sans fond. Mais la contradiction qui fait de Renée un personnage particulièrement attachant est celle entre ses traits définitoires et les touches qui composent le stéréotype de la concierge. Madame Michel est surprenante et admirable parce qu'elle exploite consciemment le cliché de la concierge acariâtre afin de s'assurer un espace privé, où elle vit pleinement ses passions. Les références à ce cliché (et à d'autres) sont nombreuses dans le texte :

De même que je suis à mon archétype une trahison permanente, Manuela est à celui de la femme de ménage portugaise une félonne qui s'ignore. [Barbery, 2009 : 30]

Je me lève en prenant soin de traîner mes pieds enchâssés dans des chaussons si conformes que seule la coalition de la baguette de pain et du bérêt peut leur lancer le défi des clichés consensuels. [*id.* : 34]

Dans l'imaginaire collectif, le couple de concierges, duo fusionnel composé d'entités tellement insignifiantes que seule leur union les révèle, possède presque à coup sûr un caniche. [*id.* : 49]

Un concierge qui s'éteint est un léger creux dans le cours du quotidien, une certitude biologique à laquelle n'est associée nulle tragédie [...]. [*id.* : 85]

Tout en comprenant l'enjeu des relations sociales, Renée refuse de se laisser entraîner dans le jeu des apparences et de s'appropriier les rêves des autres. Elle s'examine sans pitié et réussit à comprendre comment elle peut s'y prendre pour faire face à ses besoins personnels, aux exigences de son emploi et, en même temps, pour rester une femme libre. L'instinct d'impressionner, voire de dominer, n'est pas absent, mais il est bien maîtrisé (« [...] la soif de domination qui nous agite tous – oui, tous, y compris une pauvre concierge dans sa loge étriquée [...] » [*id.* : 115]). C'est cette force de contrôler sa propre nature, de transformer ses défauts en atouts, d'accepter la réalité sans se soumettre à ses contraintes nuisibles, de profiter de la résistance des préjugés afin de s'y soustraire qui rend Renée attrayante.

Hélas, j'étais laide. [...] Etre pauvre, laide et, de surcroît, intelligente, condamne, dans nos sociétés, à des parcours sombres et désabusés auxquels il vaut mieux s'habituer de bonne heure. [Barbery, 2009 : 50, 51]

Sa bonté discrète, sa joie épicurienne, son sens de l'amitié, sa capacité d'admiration, puis certaines de ses préférences (elle lit Anna Karénine, mais se focalise sur la relation heureuse entre Kitty et Lévine, elle a retenu la séquence du roman *Autant en emporte le vent* où Mammy oblige Scarlett de manger avant le bal

pour qu'elle puisse feindre l'absence d'appétit³⁵, etc.) font de Renée une concierge bien unique, mais dans qui tant de femmes du monde entier peuvent facilement se reconnaître.

En fait, Renée séduit parce qu'elle est intelligente, cultivée, efficace, mais surtout parce qu'elle n'a aucune envie de s'exposer, de se mettre au premier plan. À la place du modèle de succès fondé sur l'idée qu'une femme existe dans la mesure où l'on parle d'elle, où son nom est mentionné par la presse, où son corps parfait est présent à l'écran, Renée propose le portrait d'une femme ayant des traits bien particuliers qui non seulement se sent bien dans sa peau et s'accepte telle qu'elle est, mais ne ressent pas le besoin d'être validée par quelqu'un d'autre qu'elle-même. Au lieu de se révolter violemment contre le destin qui n'a pas mis à sa disposition les qualités – beauté et richesse – qui lui auraient rendu la vie très facile, Renée profite tout simplement des avantages de l'éducation et se façonne de manière qu'elle puisse trouver en elle-même la source du bonheur.

La Civilisation, c'est la violence maîtrisée, la victoire toujours inachevée sur l'agressivité du primate. [...] puisque l'école m'avait fait naître, je lui devais allégeance et je me conformai donc aux intentions de mes éducateurs en devenant avec docilité un être civilisé. De fait, lorsque la lutte contre l'agressivité du primate s'empare de ces armes prodigieuses que sont les livres et les mots, l'entreprise est aisée et c'est ainsi que je devins une âme éduquée puisant dans les signes écrits la force de résister à sa propre nature.

[Barbery, 2009 : 128-129]

Lire et écrire sont les stratégies de survie de cette concierge unique. Ce sont des processus qui n'impliquent pas la visibilité, la concurrence avec les autres, qui la rendent joyeuse tout en lui permettant de s'opposer à l'absurde du monde des apparences :

Ainsi suis-je, pauvre concierge résignée à l'absence de faste – mais anomalie d'un système qui s'en révèle grotesque et dont je me gausse doucement, chaque jour, en un for intérieur que personne ne pénètre. [Barbery, 2009 : 153]

Le charme du roman de Muriel Barbery et, probablement, son impact sur le public viennent du fait que le personnage principal, Renée Michel, correspond, apparemment, au cliché de la concierge comme anti-femme-objet (« Je suis concierge. Ma vie est d'une banalité exemplaire. » [Barbery, 2009 : 281]), qu'elle oblige cependant de subir une mutation radicale, en y ajoutant l'idée de choix conscient, volontaire, possible grâce à l'éducation. Même si Renée meurt à la suite d'un accident, la survie de Paloma (qui, elle, s'oppose en plus au cliché de l'enfant gâté) suggère au lecteur / à la lectrice l'idée optimiste que les nouvelles générations de femmes, éduquées, ne sont plus soumises aux exigences d'un prototype de perfection, imposé par la société, elles sont libres d'opter chacune pour son modèle.

³⁵ « [...] il semble que leur chien aurait dû être comme les jeunes filles de la bonne société de Savannah, dans le Sud confédéré d'avant la guerre, qui ne pouvaient trouver mari que si elles feignaient de n'avoir point d'appétit. » [Barbery, 2009 : 75]

Conclusion

Les liens qui existent entre les femmes et leurs carrières ne cessent d'évoluer, étant influencés par de nombreux facteurs, dont l'impact des littératures du monde n'est pas l'un des moins importants. L'acquis du XXI^e siècle, à notre avis, consiste dans la mise en valeur de la diversité d'options, de la volonté et du pouvoir des femmes d'être uniques en refusant de se plier à un modèle tout fait. Leader, comme Angela Merkel ou Maia Sandu ? Vedette comme Meryl Streep ? Concierge comme Renée Michel³⁶ ? Peu importe tant que c'est la femme qui décide qui elle veut être, à qui elle veut – si elle veut ! – ressembler.

BIBLIOGRAPHIE

Corpus :

- Barbery, 2009 : Muriel Barbery, *L'élégance du hérisson*, Gallimard, Folio, [2006] 2009.
 Simenon, 1955 : Georges Simenon, *Un Noël de Maigret*, Paris, Presses de la Cité, [1951] 1955.
 Simenon, 1956 : Georges Simenon, *Le revolver de Maigret*, Paris, Presses de la Cité, [1952] 1956.
 Simenon, 1957 : Georges Simenon, *Maigret s'amuse*, Paris, Presses de la Cité, 1957.
 Simenon, 1982 : Georges Simenon, *Maigret bésite*, Paris, Presses de la Cité, [1968] 1982.
 Simenon, 2003 : Georges Simenon, *Maigret et le clochard*, dans *Tout Simenon 11*, Paris, Omnibus, Presses de la Cité, [1963] 2003.
 Simenon, 2013a : Georges Simenon, *Maigret au Picratt's*, Paris, Presses de la Cité, [1950] 2013.
 Simenon, 2013b : Georges Simenon, *La folle de Maigret*, Paris, Presses de la Cité, [1970] 2013.
 Sue, 1843 : Eugène Sue, *Les Mystères de Paris*, Charles Gosselin Editeur, 1843.
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8600219b/f217.item>.

Références critiques :

- Bucur, Miroiu, 2019 : Maria Bucur, Mihaela Miroiu, *Nașterea cetățeniei democratice. Femeile și puterea în România modernă*, Humanitas, (publié par Indiana University Press en 2018, traduit de l'anglais et adapté par Magda Dragu et Mihaela Miroiu), 2019.
 Deaucourt, 1990 : Jean-Louis Deaucourt, « Une police des sentiments : les concierges et les portiers », *Romantisme*, 1990, 68, pp. 49-60,
https://www.persee.fr/doc/roman_0048-8593_1990_num_20_68_6125?q=concierge.
 Harari, 2017 : Yuval Noah Harari, *Sapiens : Scurtă istorie a omenirii*, trad. de Adrian Șerban, Iași, Polirom, [2011] 2017.
 Harari, 2018 : Yuval Noah Harari, *Homo deus : Scurtă istorie a viitorului*, trad. de Lucia Popovici, Iași, Polirom, [2015] 2018.
 Meyer-Bolzinger, 2007 : Dominique Meyer-Bolzinger, « Les itinéraires parisiens du commissaire Maigret », dans *Géographie et cultures* [en ligne, mis en ligne le 20 janvier 2014, consulté le 20 octobre 2021], 61/2007, pp. 43-59, <https://journals.openedition.org/gc/2603#ftn23>.
 Stébé, Bronner, 2000 : Jean-Marc Stébé, Gérald Bronner, « Figures et métamorphoses des concierges », *Les Annales de la recherche urbaine*, 2000, 88, pp. 95-104,
https://www.persee.fr/doc/aru_0180-930x_2000_num_88_1_2360?q=concierge.
 Strobbe, 2013 : Caroline Strobbe, « Concierge : la difficile (recon)naissance de la femme », *Romantisme*, 2013/1, n° 159, pp. 135-146.

³⁶ En Roumanie, les hommes pourraient se sentir discriminés : le premier module de conciergerie numérique porte le nom d'une femme, Lara. https://adevarul.ro/locale/brasov/lara-receptionerul-digital-creat-brasov-pregateste-cucereasca-europa-1_61df036c5163ec42719fc949/index.html.